

2009 - 15 €
ISSN : 1267-4397
ISBN : 978-2-8107-0038-7
code sodis : F350390

REVUE ÉDITÉE PAR L'ARCALT ET LES PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIRAIL



FRANÇAIS
ESPAÑOL
PORTUGUES

cinémas d'amérique latine



n°17

CUBA Un demi-siècle de cinéma révolutionnaire

BRÉSIL La représentation de la *favela* au cinéma

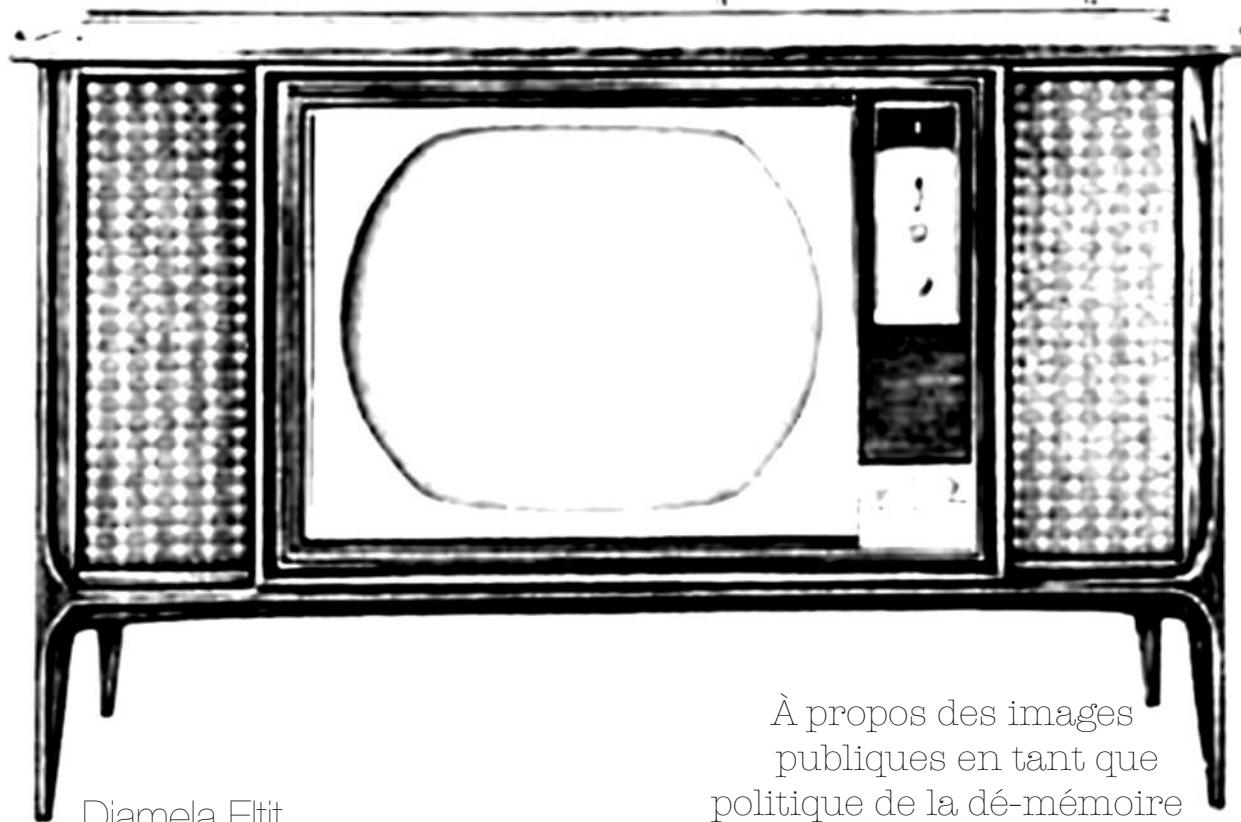
CHILI Mémoire documentaire / nouveaux auteurs

MEXIQUE Renouveau artistique du cinéma

ARGENTINE Femmes cinéastes /

Storybook de *Los dioses de lata*

Acerca de las imágenes públicas como política de desmemoria



Diamela Eltit

À propos des images publiques en tant que politique de la dé-mémoire

Los canales de televisión se precipitan. Compiten por mostrar imágenes exclusivas e inéditas en torno a lo que fue el Gobierno de la Unidad Popular. Especialmente la caída del Gobierno consumada en el bombardeo a La Moneda. Resulta impresionante constatar el violento embate de las llamas a través de los poderosos bloques de cemento. Se repite.

Se repite incesantemente el incendio.

Después de treinta años las imágenes del gobierno del presidente Salvador Allende copan las pantallas.

Treinta años. Y aunque entiendo que es una aparición mediada por una masiva y evanescente sed de mercado, observo el blanco y negro en que se consolidan las figuras. Unas imágenes que parecen –¿cómo expresarlo?– ligeramente sobresaturadas. Excedidas. Desenfocadas.

Les chaînes de télévision se précipitent. Elles rivalisent d'images exclusives et inédites à montrer, pour évoquer ce qu'a été le Gouvernement de l'Union Populaire. En particulier sur la chute du gouvernement consommée dans le bombardement du palais de La Moneda. La violence des flammes traversant les puissants blocs de ciment est impressionnante. Et on remet ça.

Inlassablement, l'incendie recommence.

Au bout de trente ans, les images du gouvernement du Président Salvador Allende accaparent les écrans.

Trente ans. Et bien que je comprenne que c'est la soif massive et évanescante du marché qui rend cette apparition possible, j'observe le noir et blanc dans lequel se consolident les silhouettes. Des images qui semblent – comment l'exprimer ? – légèrement sur-saturées. En excès. Hors-champ.

Demasiado tarde.

Tantos años debían transcurrir, lentos o apresurados o ambiguos o extremadamente costosos, para oficializar un tramo de la historia. Pero no es así. Se trata de una mera bacanal de imágenes, superpuestas hasta su estallido. Que no permiten ver nada. Nada más que un estallido de imágenes.

O se ve. Con la curiosidad que provocan las tecnologías ya definitivamente obsoletas, las imágenes parecen concebidas en un ritmo claramente desfasado, dotadas, para la mirada actual, de una cierta impericia. Allí radica el verdadero espesor temporal, pienso. En esa técnica. Y, claro, la furiosa conversión que permite ver la frenética movilidad en que ha transcurrido el tiempo tecnológico. Ahí, en ese cierto curioso anacronismo, se configura la materialidad de un pasado. Este pasado definitivo que, para millones de nosotros, constituyó una verdadera catástrofe social.

Y es esa técnica la que habría que examinar. Situarse allí, de plano, para intentar entender cuál fue exactamente la velocidad de ese tiempo. Si fuera posible. Me refiero a la necesidad de articular una mirada técnica.

Pero ¿cuál?, ¿cómo fue la velocidad de ese tiempo?

(Los desfiles y sus cuerpos inacabables, aglutinados. La energía salvaje que destilaban las marchas, enfatizando, desde esa multitudinaria aglomeración, en cuánto era necesario oficializar la porción de poder que se reclamaba. Ah, sí, el poder. Evoco el resonante y monótono lema que hoy pudiese parecer extremadamente ingenuo: "Crear, crear, poder popular." Pero era poético y, de tan poético, enteramente político.)

Con seguridad es tarde y será irrepetible e irrepresentable en su paradójica conflictiva extensión. Ya el paso del tiempo se ha consolidado con su gestualidad nerviosa. Implacable.

De la misma manera en que se cursó un silencio realmente exagerado, se produce ahora la sobreabundancia de imágenes.

Una analítica serena, deliberadamente racional, se ampararía en la sensatez que necesitan los tiempos históricos para cristalizarse. Pero no. Son demasiados años de un blanco agresivo. Se ha ejercido la más pura y simple violencia. Esta violencia forma parte de un programa político represivo cursado desde todos y cada uno de los frentes. Me refiero a una complicidad multilateral sincronizada para silenciar. Interesadamente siniestra. Hay que decirlo.

Sí. Hay que decirlo. Aunque el sentido común tiene una eficacia y quizás porta esa sabiduría que le adjudican, es un instrumento de dominación abiertamente represivo que retarda y comprime. Ah, el sentido común y su gemelo, el lugar común. Ambos iguales, detestables.



Salvador Allende

Trop tard.

Il fallait que tant d'années passent, lentes ou rapides ou ambiguës ou extrêmement coûteuses, pour rendre officiel un fragment d'histoire. Mais c'est autre chose. Il ne s'agit que d'une simple bacchanale d'images, superposées jusqu'à l'éclatement. Qui ne laissent rien voir. Rien qu'un éclatement d'images.

Ou bien on voit. Avec la curiosité provoquée par les technologies désormais définitivement obsolètes, les images semblent conçues sur un rythme clairement déphasé, affectées, pour le regard actuel, d'une certaine maladresse. Je pense que c'est là que gît la vraie épaisseur temporelle. Dans cette technique. Et bien sûr, la furieuse conversion qui permet de voir avec quelle mobilité frénétique a passé le temps technologique. C'est là, dans ce curieux anachronisme vérifié, que se configure la matérialité d'un passé. Ce définitivement passé qui, pour des millions d'entre nous, a constitué un véritable cataclysme social.

Et c'est cette technique qu'il nous faudrait examiner. Se placer là, carrément, pour tenter de savoir quelle a été vraiment la vitesse de ce temps-là. Si c'était possible. Je veux dire le besoin d'organiser un regard technique.

Mais lequel ? Comment a été la vitesse de ce temps-là ?

(Les défilés et leurs corps inépuisables, agglutinés. L'énergie sauvage distillée par les manifestations souligne, par leur foule agglomérée, combien il était nécessaire d'officialiser la portion de pouvoir réclamée. Ah, oui, le pouvoir. J'évoque le slogan sonore et monotone qui, aujourd'hui, pourrait sembler ingénue à l'extrême : "Créer, créer, pouvoir populaire." Mais il était poétique et, parce que si poétique, complètement politique.)

Bien sûr qu'il est tard et qu'on ne pourra ni le répéter ni le représenter dans son extension para-



Communistes et paysans marchent en appui du gouvernement de Unidad Popular

Pero no. No es asunto de sentido común. No se trata de eso. Más bien, escudado tras el sentido común, refugiado allí, el espectro político instalado en el poder, propició la dilación de un segmento de la historia. En la era de las imágenes se propusieron escamotearlas para provocar su inexistencia. De esa manera se desencadenó una operación plural y perfectamente sincronizada, de un pacto de censura.

Primero la dictadura. Luego la Concertación se plegó.

Y ahora se precipita algo parecido a un carnaval, justo cuando esas imágenes ya han perdido toda eficacia, lanzadas al mercado incesante de la fragmentación y de la inercia de sus partes.

Muy tarde o quizás habría que decir: lo suficientemente tarde, se abre una carrera turística hacia el pasado. Administrada por la industria televisiva perteneciente a la derecha económica, que claro, para qué insistir, no es en absoluto neutral. Terriblemente comprimidos, entre cortes, con intervenciones descontextualizadas o majaderamente cuidadosas o moderadamente oportunas proliferan los testigos que se presentan para certificar. Y los adversarios. Y las advertencias.

doxale et conflictuelle. Le passage du temps est déjà consolidé avec sa gestuelle nerveuse. Implacable.

Autant la durée du silence a vraiment été exagérée, autant l'est à présent la surabondance d'images.

Un ensemble d'analyses sereines, délibérément rationnelles, se retrancherait derrière le bon sens nécessaire aux temps historiques pour se cristalliser. Mais non. Il y a eu trop d'années d'un blanc agressif. La plus pure et simple violence a été exercée. Cette violence fait partie d'un programme politique répressif qui vient d'absolument tous les fronts. Je veux parler d'une complicité multilatérale synchronisée pour faire taire. Sinistre par intérêt. Il faut le dire.

Oui. Il faut le dire. Quoique le sens commun ait une efficacité et porte peut-être la sagesse qu'on lui attribue, c'est un instrument de domination ouvertement répressif qui retarde et comprime. Ah, le sens commun et son frère jumeau, le lieu commun. Tous deux pareils, détestables.

Mais non. Ce n'est pas une affaire de sens commun. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Mais c'est plutôt que, caché derrière le sens commun, réfugié là, le spectre politique installé au pouvoir a permis la mise entre parenthèses d'un fragment d'histoire. À l'ère des images, ils se sont proposés de les escamoter pour provoquer leur inexistence. C'est ainsi qu'a démarré une opération plurielle et parfaitement synchronisée, un pacte de censure.

D'abord la dictature. Puis la Concertation s'est soumise.

Maintenant, se précipite quelque chose qui ressemble à un carnaval, juste au moment où ces images ont perdu toute efficacité, lancées sur le marché incessant de la fragmentation et de l'inertie de ses parties.

Très tard ou peut-être faudrait-il dire : juste assez tard, une course touristique vers le passé commence. Administrée par l'industrie télévisuelle propriété de la droite économique, qui, c'est clair, pourquoi insister, n'est absolument pas neutre. Terriblement comprimés, entre les spots publicitaires, avec des interventions hors contexte ou insolemment soigneuses ou modérément opportunes, prolifèrent les témoins qui se présentent pour certifier. Et les adversaires. Et les avertissements.

Ils se retrouvent tous, sous un format unique, les analystes, les victimes et les auteurs du coup d'État, tous habitants d'un même centre pour construire (dans un effort désespéré) un possible équilibre. Ah, le bon sens odieux des équilibres. De la façon la plus artificielle l'objectivité est vantée au milieu d'une situation sans objection possible. Mais en réalité, tout se confond. Tout se fond.

Allende est promu protagoniste. Sa personne. Les détails abondent à propos de sa famille, ses goûts,

Concurren, hasta un mismo formato, los analistas, las víctimas y los articuladores del Golpe de Estado, todos habitantes de una idéntica sede para construir (en un intento desesperado) un posible equilibrio. Ah, la sensatez odiosa de los equilibrios. De la manera más artificial posible se promueve la objetividad en medio de una situación que resulta inobjetable. Pero, en realidad, todo se confunde. Se funde.

Allende se erige en protagonista. Su persona. Abundan los detalles en torno a su familia, sus gustos, sus defectos, sus inclinaciones, sus habilidades. Sin embargo no es enteramente Allende lo crucial, sino el proyecto que hubo de encabezar y su efecto en la ciudadanía. Eso es lo que permanece en la trastienda de cada uno de los programas televisivos: las fuerzas, los flujos políticos, los intereses económicos, la torsión cursada a los imaginarios dominantes, la apuesta por matizar los ejes en los que se hubo de cursar históricamente el poder.

(La magnitud de la científica eficaz incansable intervención programada de los Estados Unidos para promover el Golpe de Estado. Exactamente así, entre un conveniente paréntesis.)

No obstante, ahora no parece ni resulta importante. Se trata de relatos generales que van a obviar los matices. Narraciones visuales que desechan la relevancia del detalle. Porque no hay detalles políticos. En cambio, proliferan las anécdotas.

Se percibe así el prolongado asedio de una dominación histórica. Los TREINTA años y su conmemoración están enteramente bajo control. Pero se trata de un control sutil. Complejo. Justamente porque ahora producen las imágenes y los discursos, resulta perceptible el prolongado silencio. Así el mutismo se transforma en una evidencia.

Y porque estos discursos emergen a la luz pública es que forman parte de una tecnología política que lo que busca, en definitiva, es poner punto final a las imágenes. Las aniquilan a partir de un exceso.

Treinta años después las conmemoraciones parecen un festín para las nuevas masas (estas masas



Bombardement de La Moneda, Santiago de Chili, 11 septembre 1973

ses défauts, ses envies, ses talents. L'importance cruciale ne revient pourtant pas entièrement à Allende, mais au projet dont il lui a fallu prendre la tête et à son effet sur les citoyens. C'est ce qui reste au placard dans chacun des programmes télévisuels : les forces, les flux politiques, les intérêts économiques, la torsion orientée vers les imaginaires dominants, la volonté de nuancer les axes sur lesquels il a fallu que le pouvoir fonctionne historiquement.

(L'étendue de la scientifique efficace incessante intervention programmée des États-Unis pour promouvoir le coup d'État. Exactement comme ça, entre de convenables parenthèses.)

Néanmoins, à présent cela ne semble plus guère important. Il s'agit de récits généraux qui vont éviter les nuances. Des narrations visuelles qui méprisent l'importance du détail.

Parce qu'il n'y a pas de détails politiques. Par contre, les anecdotes prolifèrent.

C'est ainsi qu'est perçu le harcèlement prologé d'une domination historique. Les trente ans et leur commémoration sont tout à fait sous contrôle.

Mais il s'agit d'un contrôle subtil. Complexé.

Précisément, ce qui rend perceptible le silence prolongé, c'est que les images et les discours se produisent maintenant. Ainsi le mutisme devient évident.

Et c'est parce que ces discours apparaissent à la



Timbre suédois

alineadas, alienadas ante la luz cada vez más tóxicamente superficial de las pantallas). O, al revés, el recuerdo como un potente fármaco administrado en grandes dosis para tranquilizar los ánimos, para acallar las (malas) conciencias. El olfato comercial de los patrocinadores de cada uno de los documentales no se equivoca. La moda de los treinta años se precipita. Constituirá el necesario blanqueo político que va a permitir la implantación de un tema que se desea transitorio.

Claro que sí. Las camisetas con el rostro de Salvador Allende se promueven extendidas a lo largo de las calles. Junto a una diversidad de productos, los vendedores ambulantes las ofrecen a viva voz. Allí están las camisetas, en los bordes de los paseos peatonales mientras los vendedores esperan, ansiosos, el próximo *hit* mediático que les va a permitir solventar su precaria manutención.

Las calles. Las imágenes de los documentales recogen especialmente la ocupación de unas calles, en una ciudad que fuera transitada por sus cuatro costados. Miles de cuerpos ciudadanos comparecen manifestando su filiación a un programa político.

(Aunque en realidad era más –puede que ya resulte inútil intentar reproducirlo–, más cuerpo, más calle, más apropiación política de un proyecto que estaba radicalmente afuera, entregado a una parte de la ciudadanía que lo recorría de manera sistemática, que lo defendía de manera sistemática, que lo festejaba de manera sistemática. La fiebre política trepaba por los muros divisorios estableciendo las nuevas agitadas fronteras. Un amplio sector de la ciudad estaba total-

lumière publique qu'ils font partie d'une technologie politique qui cherche, en définitive, à en finir avec les images. Elle les anéantit à force d'excès.

Trente après, les commémorations ressemblent à un festin pour les nouvelles masses (ces masses alignées, en rang devant la lumière de plus en plus toxiquement superficielle des écrans). Ou bien, à l'inverse, le souvenir comme puissant médicament administré à haute dose pour calmer les esprits, pour faire taire les (mauvaises) consciences. Le flair commercial des sponsors de chacun des documentaires ne se trompe pas. La mode des trente ans est une ruée. Elle constituera le blanchiment politique nécessaire qui permettra l'implantation d'un sujet que l'on veut transitoire.

C'est bien sûr. Les t-shirts avec le visage d'Allende s'étalent en promo le long des rues. Parmi tous les produits divers, les camelots les offrent à grands cris. Les voilà, les t-shirts, le long des voies piétonnières, pendant que les vendeurs attendent, avides, le prochain *hit* médiatique qui leur permettra de subvenir à leur précaire entretien.

Les rues. Les images des documentaires recueillent spécialement l'occupation de certaines rues, dans une ville qui était parcourue de tous côtés. Des milliers de corps citoyens comparaissent en train de manifester leur affiliation à un programme politique.

(Quoiqu'en réalité c'était plus – peut-être est-il déjà inutile d'essayer de le reproduire – plus de corps, plus de rue, plus d'appropriation politique d'un projet qui était radicalement dehors, livré à une partie de la société qui le parcourait de façon systématique, qui le défendait de façon systématique, qui le fêtait de façon systématique. La fièvre politique grimpait aux murs de séparation établissant ainsi de nouvelles frontières agitées. Un large secteur de la ville était complètement inondé d'une passion humide et contagieuse.)

Maintenant les rues semblent normalisées, parcourues d'une urgence différente. Les corps occupent la ville d'une manière pragmatique. La médiocrité que traverse le pacte politique actuel oblige à exercer un pas productif et terriblement personnalisé. Les citoyens corrects marchent d'un côté à l'autre, poussés par l'accomplissement impératif de leurs tâches. Ils marchent à présent tout à fait domestiqués. Ils marchent poussés par les signes d'un salaire impossible à négocier. Ils marchent en traînant leurs salaires instables. Le corps a été rongé par la résignation sans restriction à un temps de travail qui n'admet pas un millimètre de dissidence.

(Chacun d'eux face à la férocité ambiguë de leurs salaires.)

(Pendant ce temps, derrière, des milliers et des milliers d'exclus, participants du versant le plus dra-

mente inundado de una pasión húmeda y contagiosa.)

Ahora las calles parecen normalizadas, recorridas por una prisa distinta. Los cuerpos ocupan la ciudad de manera pragmática. La mediocridad que atraviesa el actual pacto político obliga a ejercer un paso productivo y terriblemente personalizado. Los correctos ciudadanos caminan de un lado a otro, impulsados por el cumplimiento imperativo de sus menesteres. Caminan ya completamente domesticados. Caminan empujados por los signos de un sueldo que resulta imposible negociar. Caminan arrastrando sus salarios inestables. El cuerpo ha sido carcomido por la resignación irrestricta a una jornada que no acepta un milímetro de disidencia.

(Cada uno de ellos enfrentado a la ferocidad ambigua de sus salarios.)

(Mientras atrás, miles y miles de excluidos, participantes de la arista más dramática del goce social, parapetados tras una diversa épica ciudadana, los otros, los segregados, aquellos que ya no pueden, que ya no quieren, que ya no, no, no, transcurren marcados a fuego, oscilando como péndulos entre la droga y el delito.)

Unas calles monótonas, anestesiadas de sopor. Los ciudadanos se desplazan a esta hora con sus pasos modernos transitando la realidad de este nuevo presente. Grafican con sus cuerpos la época triunfalista del acatamiento y la conformidad. Nada resulta ya demasiado sorprendente. La ciudadanía sólo rompe su apatía cuando estalla el escándalo que se yergue como un necesario respiradero político. Una merecida algarabía

matique de la jouissance sociale, abrités derrière une citoyenneté épique différente, les autres, les discriminés, ceux qui n'en peuvent plus, qui ne veulent plus, qui non, non, non, passent, marqués au feu, oscillant comme des pendules entre la drogue et le délit.)

Des rues monotones, anesthésiées, assoupies. Les citoyens se déplacent à cette heure-ci, de leurs pas modernes, traversant la réalité de ce nouveau présent. Ils dessinent avec leurs corps l'époque triomphaliste de l'obéissance et de la conformité. Rien n'est plus très surprenant. Les citoyens ne brisent leur apathie que si éclate un scandale qui s'érige en soupape politique nécessaire. Une agitation méritée que les médias administreront avec sagesse. Ce sont eux, oui, les médias, qui à présent contrôlent et dirigent les corps. Ce sont les médias qui permettent qu'éclate une passion qui ne s'incruste que dans une partie de l'œil voyeur.

Ah, les citoyens n'émergent comme spectateurs que pour alimenter la fonction toujours improbable et volubile des enquêtes, désireuses de mesurer les effets du scandale. Mais qu'ils oublient vite. Si vite. Rien n'est suffisamment solide. Quelle façon de tourner le dos aux personnages qu'ils fouillaient avec ferveur pas plus tard qu'hier. À quelle vitesse ces citoyens ultra-manipulés effacent leurs discussions fébriles. Pendant un instant voilà que s'étale une dangereuse indifférence. Il faudra mettre un terme à l'indifférence. La trame médiatique est déjà prête, qui contient le scoop suivant, brûlant.

Mais en cet instant même les chaînes de télévision se disputent l'attention du public autour des tren-

Marche pro-Allende



que sabiamente administran los medios de comunicación. Son ellos sí –los medios– los que ahora controlan y dirigen los cuerpos. Son los medios los que permiten que estalle una pasión que se incrusta únicamente en un segmento del ojo voyerista.

Ah, la ciudadanía sólo emerge como espectadora para alimentar la función siempre improbable y voluble de las encuestas, anhelantes por medir los efectos del escándalo. Pero con qué prisa olvidan. Con qué prisa. Nada resulta lo suficientemente sólido. Cómo les dan la espalda a los personajes que hasta ayer indagaban con fervor. A qué velocidad esta ciudadanía ultra-manipulada borra sus febres discusiones. Por un instante se extiende una peligrosa indiferencia. Habrá que poner fin a la indiferencia. Ya se urde la trama mediática que contiene candente la siguiente noticia.

Pero ahora mismo los canales de televisión se disputan la atención en torno a los treinta años. La Moneda se incendia y se incendia en cada uno de los programas. El cadáver del presidente Allende ingresa en el carromato militar una y otra vez. El borroso cuerpo exánime presagia la voladura de la mitad del cráneo, la aniquilada desaparición de la faz.

(La descarga violenta de la metralla sobre sí, iba a augurar la precipitación de la sangre en los años venideros.)

No estalla la sangre venidera en los documentales. La herida aparece como narración de la herida en los sobrevivientes. Y en otra secuencia, las imágenes del Estadio Nacional y los alucinantes prisioneros.

Ah, pero pasan con demasiada rapidez los prisioneros en el Estadio. No se trata de una maniobra deliberada –pienso. No. Es una apresurada sombra de vergüenza que resultó esquiva aún para las cámaras. La ignominia del Estadio es aminorada por la vaguedad de unas imágenes verdaderamente precarias. Habría que detenerse en la precariedad absoluta de esas imágenes y digitalizar a los prisioneros (difusos) ocupando las graderías.

Habría, sí, que aislar y congelar el rostro de ese preciso prisionero que atrás, en la gradería, muestra el brillo opaco de estupor en su mirada. Habría que hacerlo. Se podría proyectar su imagen congelada hasta hacerla estallar. Provocar el estallido de su mirada para así rehacer el drama en el Estadio, el sufrimiento en las graderías, el oprobio de una multitud de cuerpos confiscados en un recinto deportivo estatal.

La multitud de presos políticos retenidos en el Estadio Nacional y en el Estadio Chile parece un acontecimiento que podría ser entendido como posible en medio de la irregularidad de un Golpe de Estado.

Pero no lo es.

Habría que revisar conceptualmente cómo es que se pusieron en operación esos precisos campos de pri-

te ans. La Moneda brûle et re-brûle à chaque émission. Le cadavre du président Allende entre dans le camion militaire encore une fois et encore une autre. Le corps flou inanimé laisse prévoir l'explosion de la moitié du crâne, la disparition de la face anéantie.

(La décharge violente de mitraille sur lui-même augurait la précipitation du sang dans les années suivantes.)

Le sang à venir n'éclate pas dans les documentaires. La blessure apparaît comme narration de la blessure par les survivants. Et dans une autre séquence, les images du Stade National et des prisonniers hallucinants.

Ah, mais ils passent bien trop vite, les prisonniers du Stade. Il ne s'agit pas d'une manœuvre délibérée, pensé-je. Non. C'est l'ombre pressée de la honte qui même pour les caméras est devenue fuyante. L'ignominie du Stade est amoindrie par le vague de quelques images véritablement précaires. Il faudrait s'arrêter sur la précarité absolue de ces images et numériser les prisonniers (diffus) qui occupent les gradins.

Il faudrait, oui, isoler et geler le visage de ce prisonnier précis qui derrière, sur le gradin, montre la lueur opaque de la stupeur dans son regard. Il faudrait le faire. On pourrait projeter son image gelée jusqu'à la faire exploser. Provoquer l'éclatement de son regard et refaire ainsi le drame dans le Stade, la souffrance sur les gradins, l'opprobre d'une multitude de corps confisqués à l'intérieur d'un bâtiment consacré au sport, propriété de l'État.

La foule des prisonniers politiques détenus dans le Stade National et dans le Stade du Chili peut sembler un événement du domaine du possible au milieu des irrégularités qu'engendre un putsch.

Mais il ne l'est pas.

Il faudrait réviser conceptuellement comment ont été mis en marche ces camps précis de prisonniers, d'où venait l'ordre, à quel programme ils obéissaient, quelle méthodologie carcérale à mi-chemin entre la clandestinité et le ciel ouvert il a fallu lancer. Le scandale de ces images est amoindri, dilué, on dirait un épisode de plus. Un parmi tant d'autres.

Le Stade Chili, le Stade National.

Il serait peut-être important de s'arrêter sur la notion de stade, sur les noms décisifs de ces stades, pour ainsi avoir idée du harcèlement prolongé atteint par cette arrestation.

Des prisonniers soumis à la vision de terrains de sport vidés, livrés sans alternative à la rigidité des gradins, sans autre concurrent à l'horizon qu'eux-mêmes, où ce qui était en jeu, un jeu plus que pervers, c'étaient leurs propres vies soumises au spectacle hasardeux de leurs corps diminués.

(Les tortures. Les fusillés dans les stades. Les bal-

sioneros, cómo se gestó la orden, cuál era el programa al que obedecían, qué metodología carcelaria a medio camino entre la clandestinidad y el cielo abierto hubo de precipitarse. El escándalo de esas imágenes es amino-rado, diluido, parece un episodio más. Uno de tantos.

El Estadio Chile. El Estadio Nacional.

Quizás podría resultar importante reparar en la noción de estadio, en los nombres decisivos de los estadios, para así presagiar el prolongado asedio que alcanzó la detención.

Prisioneros sometidos a la visión de unas canchas vaciadas, entregados obligatoriamente a la rigidez de las graderías, sin más competencia en el horizonte que ellos mismos, donde lo que estaba en juego, en un juego más que perverso, eran sus propias vidas sometidas al espectáculo azaroso de sus disminuidos cuerpos.

(Las torturas. Los fusilamientos en los estadios. Las balas pulverizando los órganos. Los suicidios en el Estadio Nacional.)

Sin embargo, hasta hoy sabemos tan poco, tan poco de cada una de esas vidas. Menos aún de los instantes de sus muertes.

Y, como si toda penuria social fuera insuficiente, en la continuidad chilena, permanecen, entre la bruma histórica, los prisioneros y los muertos segregados por odiosas jerarquías.

Sí, porque los imaginarios sociales y sus componentes raciales y de clase, segmentaron las víctimas en muertos de primera y de segunda. Torturados de primera y de segunda. Memoria social de primera y de segunda. Qué miseria.

Concluyen los treinta años. Fugaz resultó su moda. ●

[Primera publicación: *Revista de Crítica Cultural* nº 32, Santiago de Chile, noviembre de 2005]

DIAMELA ELTIT Escritora de vanguardia, nacida en Santiago de Chile en 1949, es profesora de literatura en la Universidad Tecnológica Metropolitana. Ha ocupado el cargo de agregada cultural de la Embajada de su país en México de 1990 a 1994. Cofundadora del grupo CADA, de actos artísticos colectivos, escribe según esquemas experimentales sobre la marginalidad, la feminidad herida y el cuerpo, las relaciones entre el poder y los cuerpos adoloridos.

RESUMEN Los canales de televisión se disputan la atención en torno a los 30 años de la dictadura. Conurren, hasta un mismo formato, los analistas, las víctimas y los articuladores del Golpe de Estado, todos habitantes de una idéntica sede para construir un posible equilibrio. Se trata de relatos generales que van a obviar los matices. Narraciones visuales que desechan la relevancia del detalle. En cambio proliferan las anécdotas.

Muy tarde o quizás, lo suficientemente tarde, se abre una carrera turística hacia el pasado. Se percibe así el prolongado asedio de una dominación. Los 30 años y su conmemoración están enteramente bajo control.

PALABRAS CLAVES imágenes y discursos - demasiado tarde - dominación histórica - ciudadanía - matices - tecnologías - víctimas - política - estallido de imágenes

les qui pulvérissent les organes. Les suicides au Stade national.)

Pourtant jusqu'à présent on en sait si peu, si peu de chacune de ces vies. Moins encore des instants de leurs morts.

Et, comme si toute pénurie sociale était insuffisante, dans le continuum chilien, au milieu des brumes historiques, les prisonniers et les morts se retrouvent mis au rancart par d'odieuses hiérarchies.

Oui, parce que les imaginaires sociaux et leurs composants raciaux et de classe ont séparé les victimes en morts de première classe et morts de seconde classe. Des torturés de première classe et des torturés de seconde classe. Une mémoire sociale de première classe et de seconde classe. Quelle misère.

Les trente ans touchent à leur fin. Brève en a été la mode. ●

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI)
PAR ODILE BOUCHET

[Première publication : *Revista Crítica Cultural* nº 32, Santiago du Chili, novembre 2005]

DIAMELA ELTIT Ecrivain d'avant-garde, née à Santiago du Chili en 1949, elle est professeur de littérature à l'Université Technologique Métropolitaine. Elle a travaillé comme attachée culturelle à l'Ambassade de son pays à Mexico de 1990 à 1994. Cofondatrice du groupe CADA, d'actes artistiques collectifs, elle écrit selon des schémas expérimentaux sur la marginalité, la féminité blessée et le corps, les rapports entre le pouvoir et les corps souffrants.

RÉSUMÉ Les chaînes de télévision se disputent l'attention du public au sujet du 30^e anniversaire de la dictature. Tous se retrouvent, sous un format unique, les analystes, les victimes et les auteurs du coup d'État, à habiter un même centre pour construire un équilibre possible. Il s'agit de récits généraux qui vont éviter les nuances. Des narrations visuelles qui méprisent l'importance du détail. En revanche, les anecdotes prolifèrent.

Très tard, ou peut-être juste assez tard, on a entamé une course touristique vers le passé. Le harcèlement d'une domination est ainsi perceptible. Les 30 ans et leur commémoration sont tout à fait sous contrôle.

MOTS-CLÉS images et discours - trop tard - domination historique - citoyens, nuances - technologies - victimes - politique - éclatement d'images

